

DEUX RONDS

LA SOCIALE

Paraît tous les Dimanches

ABONNEMENTS <i>France</i>	Un an	6 f »
	Six mois	3 »
	Trois mois	1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS <i>Extérieur</i>	Un an	8 f »
	Six mois	4 »
	Trois mois	2 »



BORDIER

Digère, porc ! Digère...

Saltimbanquisme !

Autrefois, dans les villages, aux longues veillées d'hiver, quand toute la maisonnée était rangée en chapelet autour de l'âtre, il était de mode de poser des devinettes.

« Quoi qui s'éclipse le plus vite ? »

Chacun donnait sa réponse :

« C'est le nuage ! » disait l'un. « Pas vrai, c'est le vent ! » répliquait un autre. « Tralala, c'est l'éclair ! » affirmait un troisième.

Et la veillée s'achevait, grands et petits plaçant leur mot : celui-ci prétendant que l'amour se tireflutait plus vite que tout, le voisin vantant la vélocité des hirondelles.

Si les devinettes étaient encore de saison et que je fusse de la compagnie, j'aurais fait tout le monde capot :

« Vous êtes tous dans l'erreur, aurais-je affirmé. Ce qui s'éclipse plus vite que tout, est plus rapide que l'éclair et le nuage, plus fugace que l'amour dans les quinquets des jolies filles, ... c'est une promesse de ministre ! »

Et pour exemple j'aurais sorti notre bon ministère radical.

A peine y a-t-il une huitaine que la douzaine de bouffe-galette qui ont pour chef de bande Bourgeois le Biennommé ont pris possession de leur fromage, qu'ils ont fichu au rancard tout le vieux bataclan de leur programme.

Ils n'ont même pas eu la pudeur d'attendre la semaine pour enlever aux gobeurs leurs dernières illusions.

Le lendemain même de leur arrivée au pouvoir les types avaient déjà retourné leurs vestes et, plus madrés que les plus ficelles des sales grigous opportunistes, ils rengainaient les vieilles balançoires sur la patience et la modération, — cortège sempiternel des des réformes toujours promises et jamais réalisées.

La veille, fallait entendre socialos et radicaux : ils jubilaient comme de petites folles. A les croire les lois scélérates avaient fait leur temps ; quant à la grève de Carmaux, c'était le triomphe assuré : Rességuier allait déchanter de belle façon et serait bougrement content que ses anciens prolos lui fassent l'honneur de l'enrichir.

Huit jours ont passé. Que reste-t-il de ces rodomontades ?

Du vent !

La grève de Carmaux est toujours au même point : l'affameur Rességuier n'a pas reculé d'une semelle, — et n'a pas l'intention de le faire.

Quant aux lois scélérates..... Chut ! N'en parlons pas. C'est une question irritante dans le genre de la gale : plus on en cause, plus ça démange !

En conséquence, on va les laisser où elles sont : dans le Code ! Ce n'est que des pièges à prolos, — aucun député n'a à craindre de tomber sous leur coupe, or donc, pourquoi se feraient-ils du tintouin pour une chose pareille ?

Ainsi sera-t-il de tout, nom de dieu !

Les grandes réformes radicales dont, y a pas encore une quinzaine, on faisait un si faramineux étalage ne sont plus de saison.

Alors qu'on guignait l'assiette au beurre, il était indispensable de les sortir à propos de bottes, de les faire claquer au vent kif-kif des oriflammes.

Maintenant qu'on tient la queue de la poêle, la parade est inutile, le mieux est de refoutre en poche les programmes mirobolants.

On imite le charlatan des foires : il fait ronfler la grosse caisse, attire les niguedouilles avec ses postiches, — mais, quand la foule attroupée envahit sa carriole, il ferme son robinet à paroles et coupe le sifflet à la musique.

Ainsi va le monde politique !

Les ministres se suivent et se ressemblent. C'est leur nature !

Un ministère vraiment réformateur, — c'est une contradiction ! En supposant que, par extraordinaire, cet animal put venir à terme, ça ferait un petit monstre aussi difforme et aussi incapable de vivre qu'un veau à trois têtes.

Les ministres ont été inventés pour besogner au profit des capitalos : ils doivent maintenir l'ordre, c'est-à-dire au besoin assommer et mitrailler le populo. Il leur faut tenir la main à ce que les prolos restent des esclaves soumis, trimant ferme au profit des singes ; puis aussi, faire rentrer l'impôt, en ayant soin de prendre beaucoup dans les poches où il y a peu, et rien dans les coffres des richards.

Arrêtons-nous là, car l'énumération de tous les chapitres des devoirs ministériels serait une trop longue litanie. D'ailleurs, y a mèche de les résumer en quelques mots : oppression et exploitation du populo au profit des jean-foutre de la haute.

Sortis de ça, y a plus personne, barca !

Demander autre chose à des ministres serait vouloir faire sortir un éléphant d'un œuf de rossignol.

Leur principale fonction est de comprimer jusqu'à l'étouffement les aspirations populaires ; leur métier est de boucher les fissures de la chaudière sociale, afin d'empêcher l'éclosion des bonnes idoches.

Il en a toujours été ainsi, — et aussi longtemps qu'il y aura des ministres, ça sera du même tabac !

Il peut défilier aux ministères les cocos les plus panachés de socialisme, par cela même qu'ils deviendront ministres ils renieront leur passé.

La théorie démontrait la chose catégoriquement.

Mais foutre, il n'est pas mauvais que les montages de coups de la bande à Bourgeois le Biennommé nous prouvent cela expérimentalement. Sans s'en douter, ces oiseaux-là font de la riche « propagande par le fait. »



Tous les ans, à cette saison, les bouffe-galette nous font l'honneur de s'occuper de nos fioles. Oh mais, leurs intentions n'ont rien de subversif : il s'agit simplement d'additionner les millions qu'il nous faudra abouler l'an qui vient.

Le plus souvent, comme ces sacrés politicards ont un rude poil dans le creux de la main, la fin de l'année s'amène sans que ces garces d'additions soient terminées.

N'importe, il nous faut casquer quand même ! Que les bouffe-galette aient voté le budget ou non, — il faut cracher !

Jé n'aurais pas pipé mot de ces sales mic macs si, l'autre après-midi, un crapaud du marais, nommé Labat, n'était monté au dégueuloir pour expliquer que les prolos sont bons à plumer, attendu qu'il connaît des maçons qui, à Paris, réussissent à économiser six francs par jour, — en gagnant huit francs.

Heureusement, c'est à l'Aquarium que le jean-fesse a bavé son mensonge. Espèce de plein-de-truffes qui trouves naturel qu'un prolo se cale les joues, se loge et se frusque avec quarante ronds par jour, — dis-nous un peu combien tu dépenses ?

M'est avis qu'on devrait t'appliquer ton tarif. Hein ! T'en ferais une sale poire si, au lieu de palper tes vingt-cinq balles, — plus les chèques, — tu recevais quarante pétards pour tout potage.

Nom de dieu, tu ne resterais pas député vingt-quatre heures !

Puisque nous sommes à l'Aquarium ne quittons pas cette caverne sans jacasser un peu de Mirman :

Un canard qui, le mercredi 6 novembre, a chouetté ment méré son titre, c'est le *Franc Parleur* de Reims. Ce jour-là, il a publié en première page une longue tartine signée par le bouffe-galette du pays : le prétendu socialo Mirman.

Après avoir, pendant une colonne et demi

passé de la pommade aux bourriques ministérielles, le type cite un passage de la déclaration où Bourgeois le Biennommé raconte que lui et ses copains ne sont pas « avec ceux qui croient que le progrès peut sortir de la violence et sont les ennemis de la propriété individuelle. »

Puis, Mirman donne son opinion. Pour qu'il n'y ait pas d'erreur possible, voici sa ragougnasse, — nature, sans un iota de changé :

« Nous ne sommes pas de ceux que touche cette classification, n'ayant jamais fait appel à la violence, mais bien à l'union réfléchie des travailleurs, N'AYANT JAMAIS DEMANDÉ LA SUPPRESSION DE LA PROPRIÉTÉ INDIVIDUELLE... »

Ce qui suit ensuite est un bafouillage à la flan, comme en dégueulerait le premier Yves Guyot venu.

Ainsi, voilà qui est carré : mossieu Mirman se proclame champion de la propriété individuelle. Or, l'A, B, C, du socialisme est, justement, la proclamation de la nécessité de la disparition de la propriété individuelle, pour faire place à la propriété collective ou commune. Donc, mossieu Mirman n'est pas socialiste... son ami Guesde lui expliquera la chose, — qu'ils se mettent d'accord ensemble, ça les regarde.

Quant aux bons fieux qui ne coupent pas dans les boniments des socialos à la manque, ils savaient déjà que Mirman n'était qu'un vulgaire politicien, — mais ils sont enchantés qu'il l'ait avoué si crûment : ils sauront lui rappeler son aveu à l'occasion.

Il paraît que la question des lois scélérates revient un tantinet sur l'eau. Quand les camaros reluqueront *La Sociale*, un député, — à moins que sa girouette ait viré d'ici-là, — aura réclamé qu'on garde ces lois intactes, mais qu'on fasse condamner les pauvres bougres qui tomberont dans ces pièges à prolos, par la cour d'assises au lieu de la correctionnelle.

Ça, c'est pour avoir l'air de faire quelque chose : les lois resteront aussi ipfectes, — ne gagnant à ce remaniement qu'un peu d'hypocrisie.

C'est comme qui dirait une gadoue antédiluvienne qui, pour déguiser sa laideur et sa vieillesse, se recrépirait le visage, le passerait au plâtre et au mastic et, pour finir, le badigeonnerait de rouge et de blanc.... C'est foutre pas cela qui lui redonnerait jeunesse et beauté. C'est kif-kif bourriquet pour la R. F.

Quelques dessous du procès Nayve

Les procès Nayve sont trop rares.

Un tous les mois, du même tonneau, serait un chique élément de propagande.

Au lieu de s'acharner après des pauvres bougres sans sou ni maille, qui — s'ils ont quelques foutaises sur la conscience — ont pour excuse la dèche noire, les chats-fourrés seraient rudement mieux avisés en bouzillant un tantinet chez les aristos et les richards.

Le populo applaudirait à leur besogne de cure-étrons.

Car, le discrédit et le mépris sont un des plus chouettes éléments d'égalisation sociale que les bons bougres aient dans leur jeu.

Ouiche ! On peut se taper.

Ce n'est pas que les familles aussi malpropres que les Nayve soient rares, non ! Seulement comme les juges sont de la même société, il faut des circonstances bougrement extraordinaires pour qu'ils se décident à chercher pouille à des saligauds de leur monde.

Il en résulte donc que ces étalages de pourriture sont rares. Par conséquent, malgré le dégoût qu'on éprouve à remuer ces puanteurs, il ne faut pas laisser s'éclipser l'affaire Nayve sans en avoir extrait tout le suc écœurant.

Ayons donc soin de nous tamponner le blair et causons-en encore une fois. C'est d'autant plus de circonstance qu'aucun quotidien n'a jaspiné les tuyaux ci-dessous, — qui montrent la famille Nayve aussi infecte qu'il est possible :

Le soir de l'avant-dernière audience, la marquise dina à l'hôtel de la Boule d'Or avec ses deux fils. Tous trois causaient gaiement de l'issue du procès. La marquise paraissait pour la condamnation, les deux fils pour l'acquiescement.

— Tu verras, maman, disait l'un d'eux, papa sera acquitté. Tu verras bien...

On n'eût pas su de quoi il retournait qu'à voir le trio jubilant, on aurait conclu qu'ils se chamaillaient à propos de courses.

Pour digérer ce somptueux gueuleton, l'ainé alla baguenauder dans un café-concert. — un sacré bouiboui de Bourges où on entend de carabinées et où on en voit de toutes les couleurs.

Le lendemain, les deux frères assistaient aux débats. Ils écoutèrent sans sourciller le réquisitoire de l'avocat bêcheur, l'entendirent agoniser leur père de sottises, — avec le même jemenfoutisme qu'ils auraient écouté un laïus de distribution de prix.

Ensuite, quand le défenseur du marquis a piétiné leur mère, la traitant de malfaitrice, d'abominable ou de folle, lorsqu'il a employé contre elle le langage le plus violent, les deux cocos n'ont pas bronché ! Tandis que dans le public, des femmes — pourtant moins intéressées — pleurnichaient comme des madeleines, eux restaient calmes, ayant l'air de se foutre de tout !

Lorsque le président a prononcé l'acquittement, les deux cocos sont allés embrasser leur père, mais ils y ont mis une telle froideur que le public en était écœuré. Sûrement, ceux qui étaient venus là en curieux étaient plus émotionnés que les deux rejetons de Nayve !

Par exemple, ce qui n'a pas été chouette c'est les engueulades qui ont accompagné le marquis quand il s'est embarqué dans le panier à salade, pour aller du Palais d'Injustice à la prison.

Retenu prisonnier, malgré son acquittement, — cela seul eût dû suffire à le rendre sympathique.

Un revirement si brusque ne pouvait pas se faire, surtout dans le populo, qui, n'étant pas à la coule de tous les mic-macs du procès, n'a vu qu'une chose : c'est qu'on acquittait l'accusé en sa qualité de marquis.

C'est ce qu'a exprimé une bonne botte gresse qui, montrant le poing au panier à salade, s'est exclamée : « On l'acquitte parce que c'est un marquis. Ah malheur ! Si c'eût été un pauvre ouvrier ça ne se serait pas passé de même ! »

Et la bonne bougresse n'avait pas tort : on ne prend pas tant de précautions quand il s'agit d'expédier un prolo au bagne !

L'Instruction obligatoire

Si vous passez un jour ou l'autre boulevard Saint Germain, arrêtez-vous un instant devant cette grande machine de sculpture qui représente le colossal Danton et vous lirez sur le socle :

APRÈS LE PAIN
L'INSTRUCTION
EST LE PREMIER BESOIN DU PEUPLE

Pas besoin d'être conseiller cipal pour comprendre ce que ça veut dire ; mais, entre la logique ordinaire et la cervelle d'un républicain conservateur, il y a encore de la place pour de grosses bourdes, et c'est ce qui explique l'ânerie dans laquelle sont tombés nos démocrates modernes quand ils ont voulu appliquer leurs réformes populaires.

Au lieu de faire passer le pain de l'esprit après celui de l'estomac, ils ont trouvé plus simple de placer la charrue avant les bœufs ; dans leur imbécilité, peut-être, ont-ils pensé aussi que ça irait plus vite de cette façon : ils ont donc voté, il y a de ça bientôt quatorze ans, l'Instruction gratuite et obligatoire pour tous.

C'était bien net, pas moyen d'y couper : tous les petiots français apprendraient à lire et à écrire, ... au nom de la loi.

En réalité il n'en a rien été et nos instructionneurs par force, qui veulent fourrer l'alphabet dans la tête des gosses, sans s'inquiéter de savoir si les petiots et leurs parents ont seulement un croûton à se mettre sous la dent, viennent de faire l'expérience de leur stupidité dirigeante.

Ce qu'ils en ont été épatés, ces gros malins, c'est rien de le dire ! Il faut plutôt recueillir

leurs aveux et les piger dans une posture déconfitée... ça fait toujours plaisir ! Voici un petit béquet du *Journal des débats* qui n'est pas obligatoire mais cependant bougrement instructif :

D'après une statistique publiée par un de nos confrères, sur 23,652 jeunes gens qui ont participé cette année au tirage au sort pour le service militaire dans le département de la Seine, 287 savaient lire seulement ; 338 ne savaient ni lire ni écrire.

Ces chiffres sont d'ailleurs inférieurs à la réalité ; car, parmi les 23.652 jeunes gens de la classe, il en est environ 7,000 dont on n'a pu constater le degré d'instruction et qui renfermeraient sans doute un certain nombre d'illettrés.

C'est là un résultat assez singulier et qui ne fait pas honneur à la ville de Paris.

Comme la loi sur l'enseignement primaire obligatoire est de 1882, que, par conséquent, elle était en vigueur depuis quatorze ans au moment du dernier tirage au sort, la classe qui a participé à ce tirage a grandi sous le régime de l'obligation et il y a lieu d'être d'autant plus surpris de la proportion d'illettrés qu'elle présente.

Je ne chicanerai pas la statistique en question qui est assez moche : sur un chiffre de 23,652 conscrits, elle déclare que 7.000 d'entre eux n'ont pu être examinés ; vous voyez d'ici la rigueur de l'enquête en question ; mais pour aller plus vite, et ne pas chercher un nombre trop considérable de grosses bêtes, je suppose que ces 7.000 dont on ne parle pas étaient au même niveau que leurs copains : il reste donc que sur 16.652 jeunes gens recrutés à Paris, dans la Ville-Lumière, s. v. p. 625 pauvres bougres étaient ce qu'on appelle des illettrés, ce qui nous donne une proportion approchant de 4 0/0.

Comme taux d'intérêt c'est assez joli.

Le nouveau ministre de l'instruction publique peut réfléchir là-dessus pour chercher une conversion à 3 0/0.

—o—

En attendant, je vais ajouter une pincée de poivre à la salade de raisonnements, par laquelle les conseillers et les députés interviewés à ce sujet ont cherché à expliquer la chose.

La seule raison pour laquelle il y a tant de conscrits qui, à Paris, savent tout juste signer leur nom avec une croix ou même ne connaissent pas les lettres de l'alphabet, c'est la condition matérielle de leur existence ; c'est parce que les exigences du quignon de pain à décrocher au râtelier social sont tellement dures qu'elles ont absorbé tout le temps et toute l'intelligence de ces pauvres frangins.

Une statistique bien faite, (il n'y en a pas), démontrerait sans doute que sur le tas des illettrés la moitié ou les trois quarts ont été obligés, par la dureté de leur chienne de vie, depuis le berceau, à chercher la nourriture de leur estomac dans le ruisseau, avant de pouvoir flâner sur les bancs de la laïque : ceux-là ont fraudé la loi, ils n'ont jamais foutu les pieds dans une école, mais il ne vient à l'idée de personne que c'était pour le plaisir de garder la virginité de leur ignorance.

L'autre moitié est peut-être allée à l'école et, par intermittence, a saisi quelques paroles au vol ; mais, ça entrainé par une oreille et ça sortait par l'autre, parce que le loisir manquait à ceux de cette catégorie pour repenser à ce qui leur avait été montré.

Vers les 9 ou 10 ans, ils ont peut-être su lire et écrire mais, à la longue, ça s'est effacé de leur mémoire où n'est plus resté que le bruit du marteau et des engrenages.

Dans les cambuses sans feu et sans pain la plume est un outil inconnu et, comme encier, il n'y a que la bouteille à l'encre de la misère.

Quand le travail est trop dur et trop prolongé, on n'a pas le cœur à lire et encore moins à réfléchir ; il y a des situations telles que l'abrutissement en est le seul remède.

Faute de pratique tout s'oublie, et même les notions les plus élémentaires.

Désapprendre à lire, ça n'est pas plus mystérieux que d'apprendre.

Comptez par exemple le nombre de petits gas qui savent écrire une lettre proprement à l'âge de douze ans, et qui, trois ou quatre ans après, manient le porte-plume comme une pioche, sans pouvoir se sortir de leur premier pâté. De ceux-là il n'y en a pas 4 pour cent, mais 50 pour cent au moins.

En sont-ils pour cela plus bêtes que d'autres ? Pas du tout ! Mais leurs facultés se sont spécialisées ; ils n'ont pas pu se développer intégralement et les développements excessifs qu'ils ont manifestés sur certains points ont provoqué des dessèchements et des paralysies sur d'autres points. C'est en ce sens qu'on peut bien dire qu'il y a beaucoup d'illettrés parce que les lettrés, et même le *b a ba*, ne leur servent à rien, — mais il n'y a pas d'ignorants, à part les idiots de naissance.

Ceux qui ne savent ni lire ni écrire savent d'autres choses plus nécessaires, et comme les conditions matérielles de leur existence ne comportent pas le superflu ni même l'agréable, ils s'en tiennent au point où les a placés la dure nécessité.

—o—

Voilà ce que vous devriez savoir, chers messieurs truffés qui décrêtez gratuitement l'instruction avant le pain.

Quand vous aurez satisfait par une entente commune aux premiers besoins matériels qui sont communs à tous, vous pourrez parler d'instruction et d'éducation et votre tâche pédagogique aura un sens. Mais, dans les conditions actuelles, vous vous y prenez comme un jardinier qui décréterait la taille obligatoire de tous les arbustes, sans savoir si leurs racines sont bien en terre.

La sottise d'un gribouille agissant ainsi exciterait le rire de nos hommes d'état ; et cependant, ils ne s'y sont pas pris autrement avec leur loi sur l'instruction dont il constate aujourd'hui le fiasco.

C'est pour n'avoir pas voulu commencer par le commencement, en assurant sur le fonds social la vie de tous les individus, que la société conservatrice se trouve en position ridicule dès qu'elle parle de réformes.

On voit bien que l'ordre social repose sur la faim comme principe de servitude volontaire et d'exploitation forcée, mais les conservateurs de la faim poussent la farce trop loin quand ils exigent que les charbons de la misère soient arrosés avec l'huile gratuite de l'instruction.

Méritent-ils mieux qu'un crachat à la face ces staticiens et ces enquêteurs qui viennent demander à celui qui risque de mourir d'inanition : « savez-vous lire et écrire ? » C'est vainement qu'il chercheraient à s'excuser en disant que, par l'instruction, ils assurent aux pauvres diables de meilleures conditions de vie.

Par l'instruction, ils développent des facultés spéciales qui peuvent très bien ne pas trouver leur emploi et, comme le droit au travail n'est pas plus reconnu que le droit de vivre, il arrive qu'on crève naturellement de misère avec plusieurs diplômes de poche.

—o—

Pas besoin d'aller chercher loin les bénéfices de la loi scolaire. Maintenant, vous pouvez les toucher du doigt : elle a créé un tas de besoins et d'impôts, sans assurer par contre le moindre morceau de pain ; elle a développé chez certains la conscience et la sensibilité, mais du jour qu'ils ont vu clair ça a été pour constater les beautés de l'anthropophage universelle.

À un certain degré l'instruction a bien pu susciter de redoutables ennemis à l'ordre social et créer l'esprit de révolte chez ceux qui, dans la crasse de l'ignorance, ne se seraient pas doutés de la tyrannie propriétaire et qui n'auraient eu d'autre ambition que de posséder à leur tour et de faire travailler les autres, — mais c'est tout.

Elle n'a pas guéri les misères matérielles, elle a permis de les mieux constater.

Ces chers libéraux et ces bons républicains sont ainsi entrés dans les logements obscurs et bêtement ils ont dit :

« Mais ça sent le froid et l'humidité chez vous « braves gens », votre petit loyer n'est

peut-être pas très salubre, vous portez des loques absolument insuffisantes pour la saison, votre nourriture est trop grossière et les boissons hygiéniques ne feraient pas mal dans votre ordinaire.»

Poussant plus loin leur indiscretion ils ont même encouragé le peuple à faire des enfants. Ni les conseils, ni les exemples n'ont été ménagés; toutes ces instructions étaient gratuites, et de bonne foi aussi, car, les philanthropes ne se livraient à tant d'agaceries que pour engager « ces braves gens » à travailler. L'appât était bougrement amer! Malgré ça, on y mordait et ce fut dans tout le monde une véritable fièvre de travail: mince de turbin! ce qu'on en a abattu dans ce siècle enragé!

Mais, malgré la fatigue du labeur, le peuple a appris une chose par expérience, c'est qu'il travaillait toujours au bénéfice de quelqu'un et qu'ainsi au bout du compte, il était dupe, puisque toutes les opérations reposent sur son effort producteur.

Il sait maintenant, et rien ne lui ôtera cette idée de la caboche, qu'il est, lui, la véritable valeur d'échange.

Alors il se rappelle tout ce qu'on a dit au nom de l'humanité pour l'abolition de la traite des nègres et se demande pourquoi on n'abolirait pas aussi la traite des blancs.

—0—

Bientôt, la lumière imprudemment apportée par les libéraux aura éclairé tout les recoins de sa mansarde et de son cerveau: il saura qu'on le fait travailler par la menace de la faim et le désir de quelques bagatelles, mais qu'il ne jouit pas du fruit de son travail; jusqu'ici on lui a fait des comptes de tutelle et le tuteur a grassement vécu à ses crochets, mais voilà qu'il se sent majeur et qu'il va demander des comptes.

Et d'abord, il ne comprendra plus le sens de cette sinistre plaisanterie adressées à lui qui produit toutes les bonnes choses nécessaires à la vie.

« Si tu ne travailles pas tu ne mangeras pas. »

Quand les élèves de la laïque le voudront ils pourront embarrasser leurs professeurs et leur démontrer sur le bout du doigt que l'addition sociale a été bougrement truquée par les comptables et les représentants du peuple.

Ce qu'il y a de terrible et de triste en même temps, c'est qu'il n'y a pas que des illettrés, il y a encore des insensibles, des avachis et des emmitouffés d'espérance. — et le vieux virus de servitude qu'ils ont dans le sang est bougrement difficile à purger.

Les Bagnes flottants

Ah, nom de dieu, il souffle un sacré vent de colère sur Fécamp!

Quand, l'autre matin, la *Beaucis* s'est amenée au port, tout le populo: hommes, femmes et gosses, a déferlé sur le bassin.

Heureusement pour le Friboulet, le tortureur du mousse Martel, que roussins et gendarmes étaient en nombre; sans eux, il eût passé un sale quart d'heure, car les types ont eu du coton pour protéger la brute contre la rage populaire.

Les femmes surtout, furibondes contre le tueur de gosses, lui montraient le poing, gueulant: « A mort!... à l'eau!... »

Pour que les colères aient ainsi monté comme une soupe au lait, il faut que, goutte à goutte, elles se soient accumulées.

C'est ce qui a dû se produire: il est un effet probable que la férocité du Friboulet était connue depuis belle lurette, son surnom l'indique. On l'appelait *Bas-Culottes*!

Mais quoi, personne n'osait le montrer du doigt, lui cracher au visage!

Le mossieu n'est pas le premier venu; c'est un bourgeois du patelin. Aussi, se contentait-on de frissonner au récit de ses atrocités, de ser- rer les poings et de le maudire en sourdine.

Nul n'avait l'audace de casser le morceau!

Combien de charognes, aussi sanginaires que

Bas-Culottes, crèvent honorés, ayant toujours été salués bien bas, de leur vivant.

—0—

Le mousse qui a dénoncé les tortures infligées par le Friboulet au pauvre petit Martel, n'est pas un déserteur, — comme cela avait été dit tout d'abord.

Il est lui aussi, une victime de *Bas-Culottes*. Débarqué à Paulliac, le gas en question, Paul Le Bret, revint à pattes à Saint-Quay-Portrieux où habite sa mère.

A peine arrivé il dut se fiche au pieu, n'en pouvant plus. Quand la vieille le vit si faible, à l'état de squelette, elle l'interrogea; poussé à bout le loupot formula contre le chef de pêche une effroyable accusation. Il raconta que *Bas-Culottes* faisait trembler les novices sous le fouet et le bâton, et ajouta que Paul Martel en était mort.

Voici sa déclaration, nature:

« 22 octobre 1895. Moi, Paul Le Bret, novice « à bord du trois-mâts la *Baucis*, atteste avoir « vu mon compagnon Paul Martel être roué de « coups presque tous les jours par le maître « Charles Friboulet et une partie de l'équipage, « à savoir: Coguan, charpentier; Chappé, Ter- « rier (François), Aubin et Gilles, novices. Pour « les motifs les plus futiles, on le frappait. Son « corps ne portait que des marques de coups de « baton, de coups de pieds, de coups de poing « que lui assenait Coguan, mon voisin, jusque « dans sa cabine, pour le faire se lever plus « vite. Quant au maître, il avait recours au « martinet.

« Un jour, Martel n'ayant pas assez de bis- « cuit pour manger, se glissa dans la soute pour « en prendre et fut probablement aperçu par « quelqu'un, car le maître en fut avisé. Il l'ap- « pelle et lui demande ce qu'il venait de faire « dans la soute. Lui, sachant bien que s'il « avouait il recevrait une bonne correction. « voulut nier et fut convaincu, comme disait le « maître, d'avoir menti. « Il fit Martel se décou- « lotter et lui en donna QUATRE-VINGT-SEIZE coups « sur les fesses. Le sang coulait à chaque coup « et le malheureux l'implorait vainement. Ce- « lui-ci, par un raffinement de cruauté, lui faisait « compter les coups, allait doucement et s'ar- « rêtait à chaque fois qu'il en avait donné 24. « Reposons-nous un peu, » disait-il, et, en finis- « sant, il fallait lui dire: « Merci, maître « Charles ».

« Une autre fois, ceci se passait la journée « d'avant sa mort, étant à décoller la morue et « ne pouvant entretenir son trancheur, qui était « le maître, celui-ci le fit encore mettre *BAS-CU- « LOTTES*, comme il avait l'habitude de dire, et lui « en donna au moins cinquante coups. Cela ayant « encore fait le malheureux, qui était épuisé, « aller encore moins vite, il le mit au carcan, « un cercle en fer autour du cou, un mors en « bois dans la bouche et les poignets saisis avec « des bracelets de fer. La fièvre le prit dans la « nuit, et lendemain il expirait.

« D'ailleurs tous les jours c'était la même « chose, tantôt 6 coups, 12 coups, 24 coups, « 48 coups, et une fois enfin 96 coups. Même, si « cela était possible, je pourrais dire que la « mort a été pour lui une délivrance, car il est « mort martyr, ayant été le plus frappé de nous « tous. Fait dans mon lit. — PAUL LE BRET. »

ASSASSINS PATENTÉS

Garde-chasses et pandores viennent encore de faire des leurs.

Pourquoi se priveraient-ils de déquiller des pauvres bougres?

Quoi qu'il arrive, l'impunité leur est acquise. Et même, quand ils ont proprement travaillé, — c'est-à-dire tué quelque prolo sans le plus petit semblant de raison, — leurs maîtres les félicitent et les récompensent.

Et d'un: l'autre nuit, à Sainte-Croix, dans l'Ain, une bande de pandores est tombée sur le casaquin à quelques bougres délurés qui portent leur permis de chasse à la semelle de leurs croquenots.

Les charpentiers à Félicque ont voulu barbotter les fusils aux gas qui, naturellement, n'ont rien voulu savoir et se sont éclipsés à la vapeur.

Pour lors, sans autre raison, les sales pandores ont tiré sur eux et en ont blessé plusieurs. Seulement, comme ces bandits tiennent à avoir le beau rôle, il font seriner que les braconniers les ont canardé les premiers.

Quelle menterie! Aucun des gendarmes n'a la moindre égratignure. Or, il est certain que l'un ou l'autre aurait trinqué, si leurs victimes, qui ne sont pas des manchots, avaient joué de la clarinette.

Et de deux: l'autre nuit, — une nuit où il n'a malheureusement pas plu de mouscaille, ni grêle des hallebardes, — trois pestailles de la secrète s'étaient embusqués dans le bois de Gargon, près de Livry.

Vers les trois heures du matin les bourriques aperçurent cinq bons feux qui trimballaient des sacs rudement chargés: y avait pas d'erreur, c'était bien des braconniers.

Les roussins leurs gueulèrent de s'arrêter, — c'était le moyen de les faire se trotter! En effet, se voyant pincés, les bougres plaquèrent leurs sacs et prirent du large, avec les pestailles à leurs trousses.

Y a de la veine que pour les crapules, nom de dieu! Trois des braconniers furent poissés; ne voulant pas se laisser trimballer kif-kif des morveux, ils firent un brin de rouspétance. Voyant ça, les roussins déchargèrent leurs revolvers sur eux et comme il faisait nuit ne réussirent qu'à en blesser un à la patte; c'est le seul qui leur est resté dans les griffes, — les autres ont pu se carapater.

—0—

Ah, le beau lapin que nous posent les abrutisseurs bourgeois quand ils nous rabachent les crapuleries de l'ancien régime.

En déblatèrent-ils contre les nobles qui se réservaient le droit de chasse et faisaient brancher haut et court les paysans assez crânes pour tendre des lacets.

Je vous demande un peu en quoi la société actuelle est moins vache que la féodalité?

On n'accroche plus les braconniers aux potences, — ça, c'est vrai, nom d'une pipe!

Par contre, on les déquille à coups de revolver et de fusil, — garde-chasses et pandores ont carte blanche.

Comme amélioration on peut rêver mieux, mille tonnerres.

—0—

Et où donc, ces maudits richards qui ronchonnent tant après l'ancien régime et font du fouan avec les grandes conquêtes de la Révolution, vont-ils pêcher le droit d'interdire la chasse?

Sont-ils réellement proprios du gibier? Si oui, qu'ils nous montrent les actes de naissance des lièvres et ne laissent les perdreaux se carapater du nid qu'après leur avoir collé un cachet sous la queue.

Et même, feraient-ils ça que ça ne suffirait encore pas pour les sacrer proprios: en effet, le gibier se moque des haies, des murs et des palissades, autant qu'un bon bougre d'une décoration. Il ne connaît rien aux distinguos du tien et du mien et bouffe où il trouve.

Or donc, supposons qu'à côté de la forêt d'un gros richard, (quelque banquier bouffi qui a raffé des millions à la Bourse) j'ai un petit lopin de terre, à peu près aussi grand qu'un drap de lit.

Comme je fais pousser là des tas de bricoles, le gibier qui est gourmand et à la coule, s'amène en douce et, sans me demander d'autorisation, s'empiffre à mon détriment.

J'attrape bien mon flingot, mais va te faire lan laire! Dès que je m'approche, les bestioles décanillent dare-dare et j'en suis pour mon dérangement.

Ces sales animaux vont se poser quatre pas plus loin, dans la forêt de Mossieu le banquier. Dès lors ils sont sacrés: par le seul fait qu'ils se sont réfugiés là ils deviennent sa propriété.

Cré pétard, c'est pourtant ma récolte qu'ils ont dans le ventre!

Ainsi, quand on reluque de près, pour ce qui est de la propriété du gibier comme de toutes les autres formes de la propriété, il est facile de constater que, toujours et toujours:

La propriété, c'est le vol!

Bagnes Parisiens

La Compagnie des omnibus

Les grosses légumes des omnibus font les farauds depuis la dernière grève. Fiers d'avoir remporté la victoire, ils pètent sec et ils exigent que leurs esclaves plient l'échine et ne pipent pas mot.

Les inspecteurs pullulent : ils reluquent, interrogent et mouchardent les employés. Pour des couillonnades de rien, il pleut des *bons de tabac* et des *cotelettes*.

Un *bon de tabac*, chez les prolos des omnibus, c'est une punition, sous forme d'avertissement ou d'engueulade.

Une *cotelette* c'est plus sérieux : c'est une mise à pied.

Cré pétard, si les pauvres bougres sont canulés jusqu'à la gauche, s'ils ont été roulés à plate couture, c'est qu'ils ont eu le tort d'avoir confiance dans les promesses des conseillers municipaux.

Quand la grève mijotait, les sacrés « élus de Paris » ont monté le bobéchon aux gas : ils les ont menés en bateau en leur faisant espérer que la déchéance de la Compagnie serait prononcée, et roublards, ils surent faire retarder la proclamation de la grève, jusqu'à ce que le conseil municipal se fut tirfluté en vacances.

De cette façon, nos birbes se dépêtrèrent de tout et les grévistes, qui avaient mis tous leurs espoirs sur cette planche pourrie, restèrent le bec dans l'eau.

S'ils n'avaient tablé que sur eux-mêmes ils auraient plaqué le turbin un mois plus tôt, et la Compagnie se trouvant prise au dépourvu, peut-être eussent-ils eu la veine de décrocher un semblant d'amélioration.

Il leur en cuit maintenant, d'avoir eu confiance en des politicards.

Si seulement ça pouvait les guérir d'un revenez-y, et les convaincre qu'il faut opérer soi-même avec nerf et initiative, y aurait pas trop à se lamenter du fiasco de la grève.

—o—

Puisque nous sommes à jaspiner sur la Compagnie des omnibus, posons une petite question aux grands chefs, au sujet du cautionnement de ses prolos.

Chaque chef de dépôt, cocher, conducteur et contrôleur aboule un cautionnement qui varie entre 250 et 100 balles. Au total, ça fait une jolie pelote d'un million.

Ce petit million ne roupille pas dans les coffres de la Compagnie ; il vient renforcer son capital et elle ne se prive naturellement pas de le faire « fructifier. » Elle opère avec le million des prolos tout comme avec le pognon de ses actionnaires.

Il semblerait donc logique qu'elle casque aux uns et aux autres le même intérêt. Or, tandis qu'elle s'arrange pour distribuer en moyenne 4 0/0 aux actionnaires, elle ne verse à ses cautionneurs que 3 0/0.

Pourquoi ce distinguo ? Y a foutre pas d'autre raison que la différence de situation des deux prêteurs : les actionnaires sont des bourgeois, les cautionneurs des prolos.

A la manufacture d'allumettes

Chacun sait que si les allumettes de la régie sont dures à flamber, par contre, les prolos qui les fabriquent prennent feu très facilement.

Un contre-maître nouvellement arrivé à la manufacture de Pantin, espèce de mec qui veut faire du zèle, en a fait l'expérience l'autre jour.

Le salaud s'amène dans un atelier et, sans dire bonjour ni bonsoir, marchant sur un prolo qui, pour se démerder de son sale turbin, poussait une chanson il lui gueule :

« Je vous fous un jour de mise à pied ! »

Ah, nom de dieu, l'animal n'avait pas plus tôt lâché sa salopise qu'il aurait voulu la ravalier, — il lui en a bougrement cuit !

Le gas s'est retourné subito et, sans avertissement, il lui a allongé quelques marrons sur le museau. Et cela parce qu'il prétend que quelques kilos de viande fraîche, non dé-

sossée, légèrement appliquée sur un museau à contre-coup sont le cataplasme qui adoucisce le mieux les mœurs de ces charognes.

DANS LA RUE

PAR ARISTIDE BRUANT

A Montmerte

Malgré que j'soye un roturier,
Le dernier des fils d'un Poirier
D' la ru' Berthe,
Depuis les temps les plus anciens,
Nous habitons, moi-z-et les miens,
A Montmerte.

L'an mil huit cent soixante et dix,
Mon papa qu'adorait l' trois-six
Et la verte,
Est mort à quarante et sept ans,
C' qui fait qu'i' r'pose d'puis longtemps,
A Montmerte.

Deux ou trois ans après je fis
C' qui peut s'app'ler pour un bon fils,
Eun' rud' perte :
Un soir, su' l' boulevard Rochechouart,
Ma pau' maman se laissait choir,
A Montmerte.

Je n' fus pas très heureux depuis,
J'ai ben souvent passé mes nuits
Sans couverte,
Et ben souvent, quand j'avais faim,
J'ai pas toujours mangé du pain,
A Montmerte.

Mais on était chouette, en c' temps-là,
On n' sacrécœurrait pas sur la
Butt' déserte,
Ej' faisais la cour à Nini,
Nini qui voulait fair' son nid,
A Montmerte.

Un soir d'automne, à c' qu'i' paraît,
Pendant qu' la vieill' butte r'tirait
Sa rob' verte,
Nous nous épousions, dans les foins,
Sans mair', sans noce et sans témoins,
A Montmerte.

Depuis, nous avons des marmots :
Des p'tits jumell's, des p'tits jumeaux,
Qui front, certe,
Des p'tits Poirier qui grandiront,
Qui produiront et qui mourront,
A Montmerte.

Malgré que j' soye un roturier,
Le dernier des fils d'un Poirier,
D' la ru' Berthe,
Depuis les temps les plus anciens,
Nous habitons, moi-z-et les miens,
A Montmerte.

CADAVRE VIVANT

Un matin du mois de juin dernier, vers les 11 heures, un bougre d'environ 25 ans, assez bien nippé, entra dans un gargot du boulevard Voltaire et, après s'être enfilé une bleue, se calait les joues d'un déjeuner copieux.

Quand vint le moment de passer à la caisse, n'ayant pas un pélo en poche, le type tenta de se faire la paire. Il se fit indiquer les chiottes, s'enfila par une porte dérobée et gagna le boulevard.

Malheureusement pour lui, le bistrot était à l'affût : il se mit aux troussees du client, réussit à lui foutre le grappin sur le râble et le ramena à sa boîte. Hargneux, il réclama le paiement de sa boustifaille.

— Soit ! dit l'autre. Et, tranquillement, il sortit un revolver de sa poche et, faisant feu deux fois il atteignit la patronne de la boîte ; tournant ensuite l'arme contre lui il se fourra une balle dans la tête.

La patronne, assez salement mouchée, est aujourd'hui sur pattes, après être restée quatre semaines au plumard.

Nom de dieu, m'est avis que, depuis lors, le bistrot en question a dû maudire sa rapacité ; sûrement, si c'était à refaire, il aimerait mieux se laisser enfler d'un déjeuner.

Et même, sans faire entrer en ligne de compte les risques bougrement rares de coups de revolver, n'est-il pas naturel qu'un bistrot ferme les yeux et se laisse empiler, par ci par là, d'un dîner. Ça ne l'appauvrit pas, la perte est maigre, et il sauve peut-être la vie à un pauvre bougre.

La belle avance que de faire entoiler un malheureux qui se tireflutte sans payer. C'est y l'intervention des flics qui rembourse au gargotier son maigre au chou et sa chopine ?

Foutre non ! Par contre le rossard récolte une trifouillée de canuleries : il lui faut rincer les sergots, aller chez le commissaire, peut-être même se déranger pour témoigner contre son client à la manque au comptoir correctionnel.

Or ça, tout bien pesé, le troquet a intérêt à laisser déguerpir en douce, les pauvres bougres qui, n'ayant pas un radis en poche, se calent les joues à ses frais.

—o—

Albert Feuillet, c'est le nom du revolvéri-seur du boulevard Voltaire, fut transporté à l'hospice dans un triste état. On lui farfouilla la caboche, mais sans réussir à lui extraire sa balle, — quoique ça, le malheureux a survécu à sa tentative de suicide.

Par exemple, il est salement attigé : la balle a fait des galipètes dans les boyaux de sa tête et lui a coupé les communications entre le cerveau et la langue. Le pauvre type est atteint d'amnésie, c'est à dire qu'il comprend tout ce qu'on lui dit, entend et voit parfaitement, mais n'est pas foutu de répondre, ni par signes, ni autrement aux questions qu'on lui pose.

Le malheureux n'est pas le seul à qui ce mauvais sort soit arrivé : entre autres, y a eu un troubade à qui, en 1870, un éclat d'obus avait fêlé la cafetière. Un seul mot était resté dans sa mémoire, celui de Cambronne.

Plus tard, dans les hôpitaux où végétait continuellement ce triste écloppé, les carabins s'amusaient de lui :

— Ohé, l'homme, comment t'appelles-tu ?

Alors, le pauvre bougre, tendant ses nerfs, faisait un effort gigantesque pour répondre à la question. Ah ouat ! Au lieu de son nom l'unique mot « merde ! » sortait de sa bouche dans un rictus pitoyable.

— Ecris-le alors, si tu ne peux pas le dire.

Et le supplice recommençait : l'estropié tentait d'écrire son nom, — qu'il savait — et dont la première lettre était un J. Efforts inutiles, sur le papier s'étalait l'éternel mot « merde ! »

Désespéré, le malheureux s'arrachait les cheveux, pleurait de rage de se voir impuissant à sortir de son cerveau autre chose que les cinq lettres maudites.

Albert Feuillet, sera semblable à ce troubade : un cadavre vivant !

Si son cas est intéressant, il traînera d'hospice en hospice, — sujet d'études et joujou à carabins.

—o—

En attendant, il est au bloc !

Oui, mille pétards, en prison ! Ça semble inimaginable, mais cela est : les chats-fourrés ont eu le cynisme de faire comparaître devant leur comptoir ce paquet de chairs ; ils l'ont interrogé, et, malgré qu'ils n'aient pu tirer de lui la plus légère explication, ils l'ont condamné.

Il est vrai que les médocastres leur ont tendu la perche : quelques vétérinaires officiels ont examiné Albert Feuillet, l'ont tâté sur toutes les coutures et, de même que les juges, ils n'ont pu arracher de ce cadavre vivant le moindre éclaircissement ; malgré ça, ils ont conclu à sa responsabilité limitée.

Sur ce, les enjuponés lui ont collé six mois de prison !

Nom de dieu, ne le trouvent-ils donc pas assez puni d'avoir survécu ?

BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD

Jacassant ces temps derniers du projet de colonie anarchotte, formé par quelques frangins de Bordeaux, j'écrivais que c'était bon signe. J'en dirai aujourd'hui de même du groupement pour la *Garantie du Pain* que des gas délurés de Paris cherchent à constituer.

Inutile de rabâcher ce que j'ai déjà dit sur les avantages et les inconvénients de ces tentatives de communisme plus ou moins restreint. Je vais, ce coup-ci, jeter un coup d'œil sur le communisme passé, son évolution dans les campluches de la vieille Gaule et finalement, sa disparition complète au milieu du dix-neuvième siècle.

Je laisserai de côté Lycurge et Lacédémone, avec leur abominable communisme de caserne; et aussi la vieille Crète, pour passer à une époque plus récente : la dégringolade de la civilisation romaine, foutue à cul par la poigne des Barbares et par les chouettes idoches des chrétiens primitifs.

Car, les chrétiens des premiers âges furent des bougres rudement à la hauteur pour leur époque. Il n'y a foutre pas de comparaison à faire avec ces types et les cagots de notre temps. Autant les ratiçons, les frocards, les moines, les moinillons, les nonnes, les nonnains, les cafards, les punaises et autres malfaisantes bêtes de sacrifice sont les marloupiers des richards, — autant les premiers chrétiens les avaient dans le nez.

C'était des révoltés, nom de dieu! Malgré la putain de résignation trop souvent prêchée par Jésus, malgré l'opportunisme du tapissier Paul, ils faisaient maintes fois de la rouspétance et ne reculaient même pas devant ce que, longtemps après, on a appelé « propagande par le fait. »

Ils ne se gênaient pas pour faire chanter le Coq Rouge sur la Rome Impériale et c'est avec un sacré entrain qu'ils foutaient en capilotade les idoles du jour, comme on peut le reluquer dans « Polyucte ».

Oui, vietdaze, les bougres démolissaient les dieux, — qu'ils fussent en bois, en plâtre ou en pain d'épice forgé. Et c'était pour les jean-foutre de l'époque un outrage aussi grand que le serait, pour les bourgeois de nos jours, l'arrosage de mouscaille des trois couleurs de Sedan.

Quant à la patrie, les chrétiens ne l'avaient guère plus à la bonne que Jupiter. Pour faire la nique à cette organisation basée sur la guerre, ils refusaient le service militaire et, Tertullien, de même que d'autres Pères de l'Eglise, recommandaient la désertion. La conquête du pain leur paraissait préférable à celle du Danube et du Rhin.

Rien d'épatant, avec une tenue pareille, à ce que les gas fussent traités comme les anarchos d'à présent.

Les réacs romains se défendaient contre le christianisme, kif-kif les réacs d'aujourd'hui contre le mouvement social de nos jours : tantôt avec violence, tantôt avec hypocrisie, — persécutant un jour et foirant dans leurs chausses le lendemain.

Les conservateurs de tous les temps et de tous les pays sont de la même farine : ils emboîtent le pas à leurs devanciers, sans s'apercevoir que la route prise par ceux-ci les a conduits au fossé.

Il faut dire que la décadence romaine ressemblait bougrement à la décadence bourgeoise. Alors, comme maintenant, la grande propriété faisait florès, les richesses se concentraient en peu de mains, l'insolence des affranchis égalait celle de nos parvenus, le fonctionnarisme empuantait les provinces et la pourriture suintait de partout.

L'énorme masse des pauvres et des esclaves, tous les broyés du laminoir social, la viande à fouets et à bêtes fauves, — voilà ceux à qui le christianisme souffla l'esprit de révolte en prêchant le communisme des biens et la dépossession des riches.

Déjà, le Jésus plus ou moins légendaire, avait chassé les marchands du Temple, trimardé sur les grands chemins, vécu de maraude et chapardé un âne pour faire son entrée à Jérusalem ; il avait daubé sur les puissants, dit raca aux usuriers.

« Quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il a, ne peut devenir mon disciple, » avait-il coutume de dire. Et une fois, à un bourgeoisillon qui demandait à être compté

parmi son petit troupeau : « Débarasse-toi de tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres et tu seras des nôtres. » C'est alors que Jésus dit son mot tant de fois ressassé : « Un chameau passera plus facilement par le trou d'une aiguille qu'un riche n'entrera dans le royaume des cieux. »

Cette exaltation de l'Égalité, cette désapprobation de l'appropriation particulière, ne manqua pas de porter de bons fruits.

La foutitude des fidèles n'eut qu'un cœur et qu'une âme, disent les Actes des apôtres. Chacun apportait son avoir particulier à la masse commune, et on faisait la part de chacun selon ses besoins, et, chaque jour, à la bonne franquette, on bouffait la soupe en commun.

Quant aux types, moitié chair et moitié poisson, comme Ananie et Saphire, on peut voir, à travers le merveilleux de cette histoire, le cas qui était fait des tricheries de ces sociaux à la manque.

—o—

Le christianisme naissant fut un mouvement de prolétaires, en même temps qu'un mouvement communiste et révolutionnaire. Les bougres qui avaient suivi Jésus, pêcheurs, puritains, marlous et prostituées, nombreux à Jérusalem, se foutirent sur le trimard, faisant des conférences à tous les carrefours et annonçant la *bonne nouvelle* d'une rédemption prochaine, — non pas le bonheur dégueulasse du paradis après la crevaision, mais un bien-être matériel attendu sur la terre même, où, après un cataclysme gigantesque (que les chrétiens avaient le tort d'attendre d'une intervention surnaturelle) serait enfin constitué « le royaume de Dieu », c'est-à-dire une société égalitaire et libre, où toute la vermine exploiteuse serait inconnue.

Des Églises se fondèrent un peu partout ; mais ces églises n'étaient pas, comme celles d'aujourd'hui, des repaires de feignasses où l'on donne le biberon aux Rossetot et autres saligauds dont on a pu reluquer la trombine dans le procès Nayve.

C'était quelque chose d'équivalent aux groupes anarchos : une association de forces et de produits, où l'on ne recevait pas en proportion de sa mise, mais en proportion de ses besoins. Cette association, basée sur la communauté des biens, et où un espoir lointain se doublait d'un intérêt immédiat, attira les pauvres avides de nouveauté et fit des adhérents, dévoués jusqu'au fanatisme. La femme aussi se fit l'ardente propagandiste de la doctrine nouvelle.

De la Judée à l'Asie-Mineure, de l'Asie-Mineure en Grèce, de la Grèce à Rome et de là en Espagne et jusque dans la Gaule, la nouvelle idée se répandit partout. Car, autre analogie avec l'époque putréfiée où nous vivons, la patrie était bougrement en baisse : Rome était encore plus cosmopolite que ne l'est aujourd'hui Paris.

—o—

Hélas! A quoi a abouti ce mouvement si richement engrené.

La communauté a dévoyé en couvent et la salope de « communion » — la sainte-table qui n'empêche pas de bramer famine — sont tout ce qui reste des fraternelles agapes, des bouillottes tous en chœur.

Pourquoi ce fiasco, mille bombardes ? Pourquoi cette floppée de martyrs, grillés comme des cotelettes, jetés en pâture au bétail du Cirque, n'ont-ils fait d'autre besogne que de rougir la trogne et d'arrondir la panse à de luisants papelards ?

C'est que, mille dieux, l'initiative des gas s'est trotée, et par l'abdication de cette initiative on a laissé la porte ouverte à l'autorité.

Déjà, aux débuts, y avait pas épais d'initiative! Jésus avait seriné la résignation et rabaché que la Révolution se ferait toute seule, que « son Père » descendrait des nues pour tout chambarder. Une telle théorie dispensait d'agir et au lieu de surexciter l'initiative, l'esprit de rebiffe, elle leur coupait radicalement la chique (1).

Pourri dès sa naissance, en se développant, le Christianisme ne pouvait donner que pourriture.

Les diacres, les évêques, les abbés (on dirait aujourd'hui : les délégués, les secrétaires, les trésoriers) rapapillotés avec les empereurs et la chameaucratie de l'époque, tirèrent complètement la couverture à eux et prirent pour

(1) Aujourd'hui encore c'est sur le même mensonge que tablent les socialistes autoritaires : au lieu d'espérer la transformation sociale de l'énergie des individus, ils l'attendent de l'intervention gouvernementale. Etat, Dieu, sont des abstractions métaphysiques, aussi malsaines aux peuples l'une que l'autre.

leur propriété, ce qu'ils n'avaient que mandat de distribuer.

Toujours la même turelure, cré pétard! Le Communisme chrétien a été escamoté par la prétraille, la République par les politiciens, et par les politiciens aussi le socialisme moderne.

Serons-nous sempiternellement gobeurs, et ne saurons nous pas enfin mettre une patte devant l'autre sans que ces cocos nous mènent en laisse ?

—o—

Mais, pour en revenir au communisme des premiers chrétiens, il n'est pas mort ainsi, tout d'une traite, — et c'est à voir son évolution au moyen-âge que bibi consacrer sa prochaine babillarde.

LE PÈRE BARBASSOU.



Le sort de Gauthey

Enfin les vieilles badernes ont accouché d'une solution, visant le camarade.

Ils avaient une envie folle de le faire passer en conseil de guerre pour *outrages à l'armée*.

Hélas! y a pas eu mèche.

Il ne leur suffisait pas de vouloir : fallait au moins trouver un semblant de mauvaise raison. N'ayant pu y parvenir il leur a fallu rendre une ordonnance de non-lieu.

Oh mais, si on n'a pu coller Gauthey en conseil de guerre, on a tout de même trouvé un joint pour se venger sur lui : on lui a administré trente jours de prison, par *mesure disciplinaire*... autrement dit par bon plaisir.

Et cela, parce qu'il a eu l'audace de raconter les atrocités et les crimes dont il a été témoin à Biribi.

Dam, entre culottes de peau, il y a de la solidarité : les gradés de Châlons-sur-Saône ont voulu venger le commandant Racine!

Vieux crimes

De tout temps, Biribi a été un lieu d'atroces tortures. Voici un crime déjà vieillot, puisqu'il remonte à une dizaine d'années, qui prouve que les caporaux de l'étoffe de Galli ne sont pas nés d'hier.

C'était en 1886, à la 4^e Compagnie de discipline, à Bou-Saada.

Un fusilier, Demeure, fut assassiné dans sa cellule par un caporal assisté du sergent R..... un corse!

Nom de dieu, dans toutes ces histoires on déniché un corse! C'est pas flatteur... Ceux qui ont eu la déveine de prendre pension dans les prisons républicaines savent qu'un tiers des gaffes sont corses et l'autre tiers alsaciens.

Depuis le bandit corse, surnommé Napoléon I^{er} parce qu'il s'appelait Buonaparte, ses compatriotes ont perdu le goût du travail : ils laissent leur île en friche et s'enviennent en France farcir les administrations. Tout leur est bon, pourvu qu'il n'y ait point à en foutre une datte.

Quant à l'épidémie alsacienne, c'est à la guerre de 1870 que nous sommes redevables : depuis lors, un tas de types se sont posés en victimes et ont exigé d'être nourris à rien foutre, sous prétexte qu'ils n'avaient pas le cœur de devenir Allemands.

Et ces bons patriotes cultivant le poil qu'ils ont dans la main, font d'excellents roussins, de parfaits garde-chiourmes et des sous-off admirables.

Revenons-en au fusilier Demeure : pour quelque insignifiante couillonnade on l'avait collé en cellule. Il s'y faisait des plumes et groumait salement quand le sergent R... et le caporal s'amènèrent.

Le pauvre bougre affalé dans un coin, ne bougea pas, malgré l'arrivée des deux brutes.

« Levez-vous! spèce de salaud! » fit le sergent.

Rien!... le fusilier restait aussi immobile qu'une borne kilométrique. C'était là un manquement de respect l'aramineux.

En effet, il faut toujours que la victime en-

cellulée se lève à l'arrivée de ses bourreaux et se colle au fond, droit comme un piquet, les pattes alignées sur la couture du pantalon.

« Attends un peu, mon cochon! on va t'apprendre à nous manquer de respect! » hurlèrent les deux tigres.

Ils mirent un tel entrain à cette inculcation de respect que, quelques heures après, on dut transporter le pauvre Demeure à l'hôpital: il y arriva en marmelade, moribond, et n'y fit pas un long séjour, — il eut vite dévissé sa rampe.

Selon la formule coutumière, son décès fut attribué aux fièvres.

Les fièvres d'Afrique ont bon dos, — elles ne protestent jamais contre les crimes qu'on leur impute.

— 0 —

L'an d'après, le sous-lieutenant sous les ordres duquel ce « haut-fait » s'était accompli fut décoré, — il le méritait, nom de dieu!

Quant au cabot, le charognard fut décoré aussi, ... mais d'autre façon: il fut versé au 1^{er} zouave et comme deux bons fioux eurent le nez d'envoyer des renseignements sur son compte on lui mena la vie dure.

Entre autres, il paraîtrait qu'il encaissa quelques brûlées farmineuses, qui font époque dans la crapuleuse existence d'un chaouch.

Concurrence italienne

N'allez pas croire, les bons bougres, que l'armée française a le monopole de ces horreurs.

Hélas non! Partout où y a du militarisme à la clé, c'est kif-kif bourriquot.

Ainsi, dernièrement en Italie, à Turin, un lieutenant qui a un nom significatif: Taperone, — pourquoi pas Tapedur? — a par ses brutalités causé la mort d'un soldat.

Les autorités militaires se sont émues de la chose et le conseil de guerre s'est mis en branle.

Oh mais, n'allez pas conclure que l'introuvable justice s'est réfugiée là-bas...

Foutre non! C'est pas l'assassin qu'on a fait passer au conseil de guerre, c'est un simple troubade qui avait eu le courage de casser du sucre. On l'a poursuivi pour calomnies contre le Taperone.

Par exemple, nom de dieu, cette saloperie n'a pas porté bonheur aux culottes de peau: il a fallu acquitter le troubade!

Et le populo, que ce procès passionnait a fait une ovation au gas et a hué les galonnards, je vous dis que ça!

La Sensibilité révolutionnaire

Victor Barrucand a fait sur ce sujet une intéressante conférence qui, par les échanges de vues et de réflexions qu'elle a provoqué parmi les camarades et le public qui y assistaient, s'est prolongée tout près de minuit.

Le conférencier a bien démontré que pour provoquer une transformation sociale il fallait s'adresser à la sensibilité des individus, à leur façon de comprendre la vie et les rapports sociaux. En agissant ainsi on procède du dedans au dehors tandis que les systèmes socialistes qui préconisent la représentation à tous les degrés et la conquête des pouvoirs publics ne sont qu'une école d'ambition et restent condamnés à l'impuissance dès qu'ils veulent modifier extérieurement la société par une disposition nouvelle des classes et des cadres.

L'œuvre révolutionnaire, a-t-il dit, ou à peu près, c'est de ramener toutes les conceptions religieuses à un point de vue purement humain et pour cela il ne faut pas que l'homme soit sacrifié à rien; pas même à l'humanité.

Mais il peut se reconnaître et s'aimer dans les sensibilités voisines pour étendre les bornes de son individualisme.

Trop faible, il peut associer sa force à celle d'un camarade: de ces groupements vraiment naturels, d'où l'idée fautive de représentation est absente, et qui tous doivent viser quelque point bien défini et conforme aux intérêts de tous les participants, naîtra la fédération libre des organismes sociaux et leur coordination; autrement dit, l'harmonie naturelle n'est pas conforme à un plan de création et seul le rythme résultant de toutes les sensibilités composantes, lui confère une apparente unité.

En opposition aux systèmes socialistes, le conférencier se réclamait donc de l'individua-

lisme, ce qui n'a pas empêché Georges de l'attaquer sur son altruisme, mais il me semble que voilà longtemps que cette contradiction apparente a été résolue.

Barrucand doit du reste développer entièrement sa façon de voir à ce sujet dans une prochaine conférence sur l'*Individualisme intégral*.



Exemple à suivre

Cholet. — Quelques bons bougres ont eu une idioche bonne à signaler:

Ils sont allés à la préfecture de leur patelin, se sont fait délivrer un permis de colportage et munis de leur déclaration ils se sont foutus en campagne.

Du matin jusqu'au soir ils ont arpenté les rues de Cholet, gueulant à pleins poumons *La Sociale* dans tous les coins et les racoins. Ils ont fait un tel raffut qu'ils n'ont pas eu assez de numéros.

Le soir, ils étaient vannés, — mais bougrements contents tout de même, car ils avaient constaté que les caboches se dégrassaient des préjugés.

Déblayage meurtrier

Chalon-sur-Saône. — Au chantier du Bateau de fer, succursale du Creusot, le grand exploitateur, voyant arriver les élections, n'a rien trouvé de mieux que de prendre l'avance et de foutre à la porte, par douzaines, tous les gas un peu à la hauteur.

Voici comment s'est bricolée la chose: un envoyé quelconque est venu trouver le directeur du bague de Chalon.

— Mossieu le directeur, qu'il lui a dégoisé, vous avez à la boîte 600 galériens; il faut qu'avant le 1^{er} décembre ce nombre soit réduit considérablement.

— Mais le turbin? a rouspété le vieux.

— Ne vous inquiétez pas de ça. Les actionnaires n'attendent pas après pour bouffer..... Et patatei et patatei.....

Bref, comme le bonhomme n'avait pas l'air de marcher dans la combinaison, on l'a saqué et on l'a remplacé par un pète-sec qui a déjà balayé une cinquantaine de prolos et en a foutu autant à pied.

Que vont devenir ces pauvres bougres?

Ça, les exploitateurs s'en tamponnent le coquillard: ils ont toujours sous la main plus de prolos qu'ils n'en veulent.

Qu'il en crève quelques ribambelles de faim et de froid, la belle affaire!

Conséquences du Patronat

Tourcoing. — Un ouvrier laveur, Auguste Pernelle, employé au peignage de Lamourette et Leroux a été saqué jeudi dernier par le contre-coup.

Le pauvre bougre n'a pas pu digérer son renvoi, juste à la saison où on a le plus besoin de masser: avec le frio, la misère étant encore plus dure à endurer que l'été.

Il rodait donc, furieux d'être sans turbin, quand dans un estaminet il se trouve nez à nez avec son ex-contre-coup. Ça l'a exaspéré à tel point que, sortant un couteau de sa poche, il s'est mis à larder le type.

Les consommateurs se sont interposés: le contre-coup, mouché en deux endroits, en sera quitte pour garder le pieu une quinzaine.

Quant au prolo, on l'a foutu au clou, — et les jageurs ne le ménageront pas: il va trinquer salement!

Eh bien, s'il n'y avait pas d'exploiteurs, si les uns ne vivaient pas de la misère des autres; si la Société était gentiment alignée, de manière qu'au lieu de se manger le nez, de se jalouser et de se haïr, on s'entraide et on vive en frangins, on ne verrait pas de ces horreurs.

Pernelle aurait fait sa petite affaire, il aurait bricolé dans l'usine, turbinant en douce, sans se la fouler.

Pour ce qui est du contre-coup, il n'aurait pas fait son sale métier, — donc, personne n'aurait eu à lui en vouloir.

De la sorte, à l'heure qu'il est, l'un ne serait pas au pieu et l'autre en prison..... par contre, il se pourrait que tous deux fussent à boire une choppe et à trinquer à l'estaminet de l'Océan.

Frasques de pestailles

Marseille. — L'autre nuit, vers trois heures du matin, des flicards surprirent quatre prolos apposant des inscriptions sur la façade du Palais d'Injustice. Ils se mirent à leurs troussees et parvinrent à en arrêter deux et à saisir l'estampille qui portait l'inscription suivante: « Vive les pendus de Chicago! Vive l'Anarchie! ».

Les deux prisonniers, arrivés depuis peu à Marseille, se nomment Bagni et Tortioli.

La rousse a perquisitionné à leur turne et comme elle a les pattes crochues, elle s'est appropriée quelques paquets de brochures.

Patron radical

Troyes. — Il ne va pas au rebours de ses principes le sacré fabricant de bonbons en question: il exploite radicalement les prolos qu'il a sous sa coupe.

Ce qui ne l'empêche pas d'étaler superbement son radicalisme et de faire mousser son humanitarisme. Jugez plutôt, les camaros:

Les malheureuses femmes qui triment chez le sire en question, sont payées aux pièces, à raison de quarante sous les cent kilos d'amandes triées. Or, avec bougrement d'habileté, c'est tout le bout du monde s'il y a mèche de trier 50 kilos en douze heures, — ce qui fait qu'après s'être esquiné le tempéramment, les malheureuses ont tout juste décroché une journée de vingt ronds.

Les hommes eux, peuvent se pousser du col.

Dam, c'est pas pour des prunes qu'ils sont du sexe fort!

Ils palpent cinq sous de l'heure. Leur journée ressort donc à trois francs. Avec ça, ils peuvent serrer la boucle d'un cran, et s'ils ont des loupiots à la maison, il leur est permis de les arroser de sirop de grenouille et de les gaver de briques à la sauce aux cailloux.

A payer de tels salaires de famine, il semble que le singe devrait être coulant et embaucher qui se présente. Va te faire foutre! l'animal veut des prolos blancs comme neige, pouvant arborer un casier judiciaire aussi blanc que le drapeau des royalards. On est radical ou on ne l'est pas, tonnerre!

Etre honnête, c'est un métier pas difficile, à condition qu'on n'ait jamais eu qu'à s'asseoir à table. Mais fichtre, ça change d'antienne quand, plus souvent qu'à son tour on a briffé du vent.

C'est ceux-là, les meurtris de la vie, qui ont des pécadilles sur la conscience, que le galeux en question devrait, si son humanitarisme n'était pas du battage, embaucher de préférence et recevoir à bras ouverts.

Il n'en est rien! Le type opère radicalement avec ceux-là: pour eux, la porte est ouverte à double battant.

Eh bien alors, si chaque exploitateur lui emboîte le pas, que deviendront ces parias?

Feront ils comme le loup qui, à en croire le proverbe, sort du bois quand il a faim?

Vacherie de Sergots

Saint-Etienne. — Dernièrement, quelques jeunes fistons s'amusaient chez un bistrot. Pour dévider les heures, tout en sifflant quelques litres, ils se mirent à dégoiser des chansons.

Tout se passait au mieux, et, de même que l'appétit vient en mangeant, une chanson en amenait une autre. Ils étaient là depuis un couple d'heures, à la grande jubilation du bistrot, quand parurent deux sergots, en quête de crapuleries.

Justement, les bons fioux dégoisaient les *Sergots*, goulante de Jules Jouy, que tout dernièrement, à St-Etienne, la troupe du Chat Noir a poussé en toute liberté.

Mais, du moment qu'il était question de flicards, les plats-à-barbe des deux bourriques se dressèrent offusqués, kif-kif des oreilles d'ânes. Les salauds trouvèrent ça subversif et, entrant dans le café, intimèrent l'ordre aux jeunes gens d'y mettre un bouchon, sous prétexte que c'était des chansons anarchistes.

Personne ne tint compte de leurs menaces et après leur départ le petit concert continua en douceur.

Tout à coup, l'établissement fut envahi par une quinzaine de sergots, que les deux premiers étaient allés raccoler.

Quoique n'étant pas en nombre, les petits gas firent de la rouspétance et manœuvrèrent si bien que les roussins ne purent faire que trois prisonniers, — c'était déjà de trop, nom de dieu!

Arrivés au poste les flicards, n'ayant plus rien à craindre, passèrent leur rage sur la car-

casse de leurs trois victimes. Le passage à tabac fut si atroce, les malheureux étaient dans un tel état, qu'on les a gardés six jours au secret avant de les montrer, afin de laisser aux plaies le temps de disparaître.

Seulement, n'osant pas les condamner, et pourtant ne voulant pas les relâcher sans jugement, les chats-fourrés n'ont pas poussé l'applomb jusqu'à les poursuivre pour voies de fait contre les sergots : ils les ont simplement inculpés de tapage nocturne. Ça a valu à chacun cent sous d'amende ; un seul a ramassé six jours pour avoir déclaré que les sergots sont des feignants de les avoir passés à tabac.

Ce jour-là, au comptoir correctionnel, le spectacle valait le dérangement : tous les bons bougres qui avaient assisté à la bagarre sont venus déposer contre la pestaille.

Crédieu, si la gouvernance avait de la jugette, au lieu de laisser ses flics rodailler dans les rues et chercher pouille au pauvre monde, elle leur interdirait de sortir sans muselière et sans menottes.

De la sorte, elle éviterait d'exciter contre eux la haine du populo.

Roulés en plein!

Carmaux. — Les verriers peuvent maintenant se convaincre que les palabres des politiciens ne sont qu'un farci de mensonges.

On leur avait promis la victoire, grâce au ministère radical, — et les voilà complètement dans le seau.

Pandores et roussins sont toujours là pour protéger l'affameur Ressaiguiet, les pestailles ne se privent pas d'arrêter les pros à propos de bottes, et les joueurs continuent à les condamner.

Les ministres n'ont pas emprunté (à fonds perdus) à quelque bandit millionnaire un magot pour monter une verrerie aux grévistes.

Qu'ont donc fait ces sacrés radicaux? Rien!

Les verriers sentent d'ailleurs bien que c'est la fin : ils parlent de rentrer dans le bague à Ressaiguiet quand les bouffe-galette auront mis une rallonge à la loi sur les syndicats,..... pauvres naïfs!

On parle aussi beaucoup d'installer « une verrerie aux verriers » avec quelle galette?



Italie. — A Rome, se déroule actuellement, en plus petit, une contrefaçon du procès des Trente. Il s'agit de condamner les prétendus complices de Lega, que la police a eu rudement du tintouim pour inventer.

Lega est celui qui, l'an dernier, le 16 juin, tira un coup de revolver sur Crispi, sans moucher personne.

« L'auteur de l'attentat, dit *Le Temps*, un jeune homme d'une vingtaine d'années, Paolo Lega, surnommé « Marat », originaire de Lugo, près de Ravenne, fut immédiatement arrêté et, après une instruction menée avec rapidité, comparait devant la cour d'assises sous la prévention de tentative d'assassinat contre la personne du président du conseil. Au cours des débats, l'accusé exprima avec une sorte de cynisme effronté les idées les plus foncièrement anarchistes; il insista en même temps sur ce point qu'il avait conçu seul le projet de tuer M. Crispi et qu'il n'avait point de complices, puis, à la fin de ses déclarations et de sa profession de foi, s'adressant aux jurés, il leur dit : « Et maintenant, j'attends votre verdict. Condamnez-moi si vous voulez, peu m'importe! Mais sachez bien que je ne suis pas le dernier anarchiste qui fera le sacrifice de sa vie pour préparer le triomphe de la bonne cause. »

Lega fut condamné à vingt ans de réclusion. Mais foutre, une unique condamnation pour venger la courante qu'avait eu Crispi, c'était bougrement maigre.

La rousse se mit donc en campagne et réussit à échafauder un « complot. » En conséquence, onze pauvres bougres qu'elle a rafiés, au hasard de ses crapuleries, passent en jugement comme complices de Lega.

Pour en arriver là, la police a tellement commis de canailleries que *Le Temps*, qui est pourtant ferré à glace sur les vacheries policières, avoue lui-même que la pestaille a poussé les choses à l'exagération.

Voici ce que l'acte d'accusation prétend :

« Vers le milieu de 1894, Paolo Lega, après avoir inutilement cherché du travail à Lugo, son pays, disparut un beau jour, ou plutôt une nuit, car on apprit ensuite qu'un anarchiste venu à Lugo dans la nuit du 30 au 31 mai, avait emmené Lega, sur son char-à-bancs, dans un pays voisin où il le présenta à d'autres anarchistes qui l'hébergèrent pendant quelques jours. De là, muni de recommandations, il se rendit à Savignano, où il fut très bien accueilli par les compagnons de l'endroit qui y avaient fondé une association sous le nom de *IPicconieri* (les Pionniers) et qui, outre le vivre et le couvert, lui fournirent encore une certaine somme d'argent.

Un de ces compagnons le conduisit ensuite à Rimini pour le présenter à un frère et ami assez cossu qui donna de nouveaux subsides. Vers le 7 juin, Lega était à Ancône. Là, un des membres les plus actifs du parti, Emilio Recchioni, employé au chemin de fer, rédacteur de deux journaux : *L'Articolo 248* (l'article du code qui vise spécialement les anarchistes) et le *Sempre Avanti*, lui procura des habits neufs, du linge et de l'argent. D'Ancône, Lega se rendit avec Recchioni à Rome, où ils arrivèrent le 13 juin au matin. Le 15 au soir, Recchioni partit pour Florence et annonça aux époux Pezzi, anarchistes eux aussi, chez qui il descendit, que l'attentat contre Crispi devait avoir lieu dans la journée.

L'accusation affirme encore que, quelques mois avant l'attentat, et précisément à l'époque des désordres de Sicile et de la Lunigiana, il fut tenu à Savignano une réunion anarchiste dans laquelle un certain Giovanetti se fit remarquer par l'ardeur qu'il mettait à persuader les compagnons de la nécessité de provoquer et propager un large mouvement d'insurrection.

Ce sont les principaux de ces anarchistes, au nombre de onze, qui sont appelés à répondre devant la cour d'assises du délit prévu par l'article 248 du Code pénal italien pour « s'être associés dans le but de réaliser par des moyens violents les idées de la secte anarchiste à laquelle ils étaient affiliés, pour commettre des délits contre la sûreté publique, contre les personnes et contre la propriété, Giovanetti et Recchioni étant reconnus comme les promoteurs de cette association ». Neuf des inculpés sont accusés d'avoir concouru plus directement à la tentative d'homicide de Lega, pour avoir poussé ce dernier à commettre l'assassinat, pour lui en avoir préparé l'exécution et pour lui avoir fourni tous les moyens nécessaires dans ce but. »

Les époux Pezzi, condamnés, après le premier procès, au *domicilio coatto*, la femme à Udine et le mari à l'île de Favignana, ont été amenés à Rome par les carabinieri et comparaitroni comme témoins.

Lega comparait aussi dans ce nouveau procès.

Les feuilles publiques de Crispi ont beau faire mousser l'affaire, personne ne coupe dans la prétendue conspiration.

Si les jurés avaient deux liards de bon sens et la même dose de dignité, le résultat du procès ne serait pas douteux : acquittement sur toute la ligne!

Hélas, on est obligé de tabler avec la platitude bourgeoise.

Les premières audiences ont été occupées par l'interrogatoire de Lega; il avait d'abord refusé d'aller à l'audience et ne s'y est décidé que quand on lui a déclaré qu'on l'y trimballerait d'autorité.

Très crânement, il a répété ce qu'il a seriné cent fois aux marchands d'injustice : que seul il a eu l'idée de son attentat, que personne ne lui en a suggéré le projet, qu'il n'a jamais eu de complices, qu'anarchiste idéaliste il a agi isolément.

Allemagne. — Le dernier numéro du *Socialist*, journal anarchiste de Berlin, a été saisi sous presse.

Ah mais, Guillaume le Teigneux n'y va pas avec le dos de la cuillère : il ne veut pas qu'on lui manque de respect.

Il comprend la liberté kif-kif Casimir. Qu'il prenne garde qu'un de ces quatre matins son populo ayant soupé d'être cramponné ne l'envoie planter des choux.

FLAMBEAUX ET BOUQUINS

Vient de paraître l'*Almanach de la Question Sociale* pour 1896, publié par Argyriadès. C'est un volume de 250 pages in-8, avec des tartines intéressantes, des illustrations, — et de vulgaires portraits de députés sociaux.

Prix 1 fr. 50, franco 2 francs. Adresser les demandes à l'administration de la *Question Sociale*, 5, boulevard St-Michel.

En Espagne, à Saragosse, après *El Eco del Rebelde*, que la gouvernance a empêché de continuer sa publication, il a paru un unique numéro du journal *El Invencible*. Canulé sur toute la ligne, celui-

ci vient de céder le pas à un successeur *El Comunista* qui, souhaitons-le, aura la vie chevillée au corps.

Le premier numéro du *Libertaire* contient entre autres articles : *Lettre ouverte*, par Sébastien Faure; *L'Affaire de Nayve*, par Constant Martin; *Individualisme et Solidarité*, par André Veidaux Empoté, par Fèvre; *Ressaiguiet et Jaurès*, par Henri Dhau; *Interview d'un cambrioleur*, par Constant Martin; *Les coulisses des Beaux-Arts*, par E.-C. Homo; *Pour les enfants*, par André Girard; *Instruction gratuite, obligatoire et laïque*, par Scolar; *Aux Maîtres*, poésie par Théodore Jean; *Brave ouvrier*, par Paul Paillette.

Louise Michel à Paris

Louise Michel que, depuis plus de cinq ans, on n'a pas entendue à Paris, va faire, le samedi 16 courant, à huit heures et demie du soir, au Tivoli Vaux-Hall, avec Sébastien Faure, une conférence publique et contradictoire.

Le sujet choisi est : « Ce que nous voulons ».

Entrée : 50 centimes.

Enfin, il est sorti du four, et il est en vente partout :

L'ALMANACH

DU PÈRE PEINARD

pour 1896 — An 104

Farci de chouettes histoires, de galbeuses illustrations et d'une consultation sur l'Avenir dégoisée par une somnambule de la force de trente-six chevaux de fiacre

TEXTE. — Le vieux gniaff n'a pas avalé son tire-pieds. — Ruminades sur le calendrier : ce qu'il est ; ce qu'il doit être. — L'alignement des saisons. — Numérotage des mois, avec la concordance du calendrier crétin et du calendrier révolutionnaire. — Les signes du Zodiaque et le sort qu'ils nous réservent. — Eclipses et marées. — Les Saisons, poésie de Emile Verhaeren. — Faramineuse consultation sur l'Avenir : Jaspinage épastrouillant d'une somnambule archi-lucide de la force de trente-six chevaux de fiacre. — Chant d'Harmonie. — La loi des salaires. — Barbieux le Braconnier. — L'Enfer (Biribi). — Le grand fiasco de la Révolution. — Fille-mère. — Le muselage universel. — Que deviendront les inventeurs? — Voleries commerciales. — Bourdes et vérités. — Le pain révolutionnaire. — Le Noël des pauvres bougres.

GRAVURES. — Couverture illustrée en couleurs. — Sou républicain : côté face et côté pile. — Les mois. — Les saisons, encadrements. — En grève! — Proverbes. — Thermomètre des salaires. — Les pauvres bougres. — Dessins sur l'Enfer : Types de têtes de veaux; les supplices : le tombeau, la crapaudine, le bâillon, la cellule (prisonnier habillé en civil), la barre. — Fourmies, dessin de A. Villette. — Fille-mère. — Le bourgeois et Charité publique, dessins de Cynicus.

Sur leur demande, les acheteurs de l'*Almanach* recevront, à l'œil pendant un mois, *La revue blanche*, les *Temps Nouveaux* et *La Sociale*.

Prix de l'*Almanach* : 25 centimes

(Pour le recevoir franco, par la poste, envoyer 35 centimes)

Adresser toutes les demandes de *Almanach du Père Peinard* aux bureaux de *La Sociale*, 15, rue Lavieville (Montmartre), Paris.

REIMS. — Réunion dimanche, au local habituel, à l'occasion du journal de Sébastien Faure.

COMMUNICATIONS

CLICHY. — Tous les dimanches, à huit heures du soir, Conférence suivie de fête familiale, salle Moreau, rue Castèrès.

Entrée gratuite.

GENÈVE. — Lundi 18 novembre, 5, rue de l'Evêché, à huit heures précises, Causerie par les *Pionniers du Bien-être immédiat*, sur le sujet : Comment pouvons-nous développer entre nous le bien-être matériel?

C. Reignac; P. Angers; G. Jailleu; B. Annonay; B. Limoges; M. Nonancourt; D. Angers; R. Valence; V. Cincinnati; B. Leeds; M. Reims; M. Troyes; M. Vienne; K. Angoulême; D. Bourg-Lévéque; B. Roubaix; H. Saint-Nazaire; P. Trélazé; Reçu règlements, merci.

C. Grenoble. — L'oubli est réparé, ai fait passer aux *Temps Nouveaux*.

Pour aider à l'élargissement des ailes de *La Sociale*. — G. St-Denis, 0.45. — Un verrier, 1 fr.

LA SOCIALE demande des vendeurs et des porteurs dans toute la France.

Dépôts de la SOCIALE

SAINT-ETIENNE. — A. Dumas, 91: rue de la Montat. Dépôt général de toutes les publications libertaires; fait porter à domicile.

Le gérant : E. POUGET.

Imprimerie E. POUGET, 120, rue Lafayette, Paris